

Penthésilée

Geneviève Letarte

Number 74, Fall 2018

Révolution sexuelle, prise 2 ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letarte, G. (2018). Penthésilée. *L'Inconvénient*, (74), 32–34.

PENTHÉSILÉE

Geneviève Letarte

J'ai vécu un temps parmi les Amazones, bien que je ne sois pas une véritable guerrière. À vrai dire, je ne suis pas très à l'aise avec les gens qui sont mus par le désir d'affirmer constamment leurs revendications, fussent-ils de sexe féminin. Il faut bien sûr savoir ce que l'on veut dans la vie, et refuser de se laisser marcher sur les pieds. Mais il me semble que la perméabilité, la porosité des êtres est plus intéressante que l'endurcissement, et que bien souvent ce sont nos failles qui nous permettent d'entrer en relation avec autrui. N'est-ce pas parce qu'il y a un manque à combler que nous pénétrons dans les zones les plus mystérieuses et les plus passionnantes de la vie, dans sa poésie ? *There is a crack in everything / That's how the light gets in...*

Si j'ai séjourné parmi les guerrières, c'est qu'à cette époque du 20^e siècle il fallait bien que les femmes mènent leur révolution, comme les Noirs avaient fait la leur, ainsi que d'autres peuples opprimés. J'ai donc marché avec les femmes, je me suis battue avec elles, et elles m'ont soutenue dans mes propres combats, m'ont aidée à vivre quand les temps étaient durs. Nous nous entraisions alors de façon naturelle et quasi quotidienne, qu'il s'agisse de déménager dans la chaleur de juillet, de trouver un boulot payé sous la table, de régler des questions de santé ou de soigner une peine d'amour. Nous étions aussi une sorte d'école les unes pour les autres, multipliant les ateliers d'information sur la contraception et l'avortement, voire sur la sexualité en général, apprenant à connaître notre corps pour en jouir sans asservissement, contrairement à ce que nous jugions avoir été le cas pour nos mères, ou nos grands-mères. Nous apprenions à casser notre

planche dans des cours de wendo où l'on nous enseignait à développer suffisamment de confiance en soi pour réagir au cas où un homme nous agresserait dans la rue. Je dirais que le féminisme que j'ai connu alors était à la fois théorique et pratique : l'ensemble du projet n'était pas seulement de lutter contre le pouvoir des hommes, mais de développer une véritable solidarité entre femmes, une sororité, comme le disait le mot à la mode, pour contrer la vieille notion de « rivalité féminine » qui nous affaiblissait, tant sur le plan personnel que sur le plan collectif. J'ai donc surfé sur la vague pendant un bon moment, développant avec mes « sœurs » des liens à la fois politiques et ludiques qui prenaient la forme de conversations passionnantes, de lectures partagées, voire de création artistique, comme cette troupe de théâtre composée de femmes avec qui j'ai joué pendant un certain temps une pièce composée collectivement, qui nous a menées jusque dans des festivals en France et en Italie.

Comme chacun le sait, le mouvement féministe était constitué de femmes de divers horizons et allégeances. Il y avait les femmes noires, les femmes blanches, les femmes hétérosexuelles, les femmes lesbiennes, les femmes mères de famille, les femmes célibataires, les femmes intellectuelles, les femmes communistes, les femmes artistes, les femmes travailleuses, les femmes syndicalistes, les femmes pauvres, les femmes moins pauvres, les femmes célèbres et les femmes anonymes. J'étais pour ma part une femme-artiste-célibataire-sans-enfant-à-tendance-plutôt-hétérosexuelle, mais, ayant toujours été attirée par les avant-gardes, je m'étais mise à fréquenter le clan des lesbiennes radicales, dont les discours



Raoul Ubac, *Le combat de Penthésilée*, photographie, 1937

et le mode de vie aux franges de la société me plaisaient. À force de me nourrir de leurs discours radicaux, j'en étais venue peu à peu à adopter l'idée que tout homme était mon ennemi et qu'il me fallait éradiquer cette espèce de mon existence. Moi qui commençais à peine à découvrir les plaisirs d'une sexualité sans entraves, j'ai cessé soudainement d'avoir des relations avec « eux », et je me suis mise à pratiquer le sexe politique, ce qui signifie qu'au lieu de trahir son clan en baisant avec l'ennemi, on se fait une raison et on baise pour la cause. Il serait malhonnête de ma part de ne pas mentionner que j'étais attirée par les femmes, et que mon appartenance au mouvement lesbien radical n'était pas uniquement l'effet du hasard. Et peut-être avais-je simplement trouvé là le prétexte idéal pour pouvoir explorer en paix la part homosexuelle de mon être, bénéficiant d'un heureux *timing* entre mon engagement féministe et cet âge d'exploration qui était le mien.

À cette époque, je parle de la fin des années soixante-dix, la sexualité libre était de mise dans les milieux de gauche. On préférait les relations plurielles au couple traditionnel, et les hétérosexuels étaient fortement invités à s'émanciper en flirtant avec d'autres tribus. Pendant un certain temps, donc, j'ai suivi le courant en essayant de me persuader que j'étais davantage attirée par les femmes que par les hommes. En compagnie de mes amies lesbiennes, je me suis mise à fréquenter les bars de femmes et à avoir des aventures ici et là, certaines s'avérant insignifiantes et pas nécessairement époustouflantes sur le plan sexuel, mais peu importe, je persistais dans ma trajectoire révolutionnaire.

Un jour, certaines filles de mon clan ont décidé de ne plus vivre qu'entre elles, à la campagne, allant jusqu'à bannir de leur territoire les animaux de sexe mâle. Installées sur une terre dans les Cantons-de-l'Est, elles habitaient des maisonnettes construites de leurs mains, jouant de l'accordéon au bord du feu et buvant du vin de pissenlit sous les étoiles. Elles se disaient heureuses loin des hommes, se contentant de la rudesse d'une vie primitive, effectuant de temps à autre un voyage en ville pour y revoir des connaissances ou refaire le plein de vivres. Alors le téléphone se mettait à sonner et nous étions conviées à un grand souper chez l'une ou l'autre pour festoyer en écoutant les histoires incroyables de nos amies devenues reines de la terre, fées des bois, princesses des forêts.

C'est lors d'un de ces passages en ville que mes copines ont cru nécessaire de mener une action qui signifierait la fin de notre complicité. Je travaillais alors dans un café de la rue Saint-Denis, et mon patron était un homme plutôt sympathique, qui en plus de faire lui-même la cuisine pour sa clientèle trouvait le moyen d'organiser des spectacles et des expositions dans son établissement. L'exposition en cours était celle d'un photographe en début de carrière ; elle était constituée principalement de nus, des nus de femmes, bien entendu. Lorsque l'artiste était venu accrocher ses œuvres sur les murs du café, je n'avais pas été particulièrement impressionnée ni choquée par ces images. C'étaient des nus classiques, en noir et blanc, qui n'avaient certainement rien de pervers. Le lendemain soir, j'étais de faction – pour un maigre salaire, faut-il le préciser – lorsque mes « amies » sont entrées dans le café en brandissant des pancartes et en déclamant des

slogans, m'incitant à jeter mon tablier et à me joindre à elles. Ameuté par le bruit, mon patron est sorti de la cuisine et elles se sont mises à l'insulter en chœur, le traitant de salaud-de-pimp-qui-exploite-le-corps-des-femmes sous le regard ahuri des quelques clients qui se trouvaient là. N'en croyant pas mes yeux, je suis restée muette et incapable de réagir, mon torchon à la main. Finalement, après avoir fait leur petit numéro et m'ayant en vain exhortée à les suivre, les sorcières sont reparties comme elles étaient venues, non sans avoir donné quelques coups de pied dans les chaises vides qui se trouvaient sur leur passage. J'ai regardé mon patron d'un air navré, puis j'ai repris mon travail en me disant qu'une limite venait d'être franchie, que l'amitié et le radicalisme politique ne faisaient peut-être pas bon ménage.

Par ailleurs, un autre changement s'était produit subrepticement dans ma vie. Chassez le naturel et il revient au galop, dit-on. Après m'être convaincue un temps de la nécessité de me consacrer exclusivement aux femmes, voilà que mes désirs hétérosexuels censurés refaisaient surface sous la forme de rêves érotiques où je me retrouvais systématiquement dans les bras d'un homme. J'ai donc commencé à mener une double vie : le jour avec les femmes, la nuit avec les hommes, me réveillant parfois le matin un peu honteuse d'avoir pactisé avec l'ennemi, ne fût-ce que de manière onirique.

Un jour, lors d'une fête de quartier qui rassemblait divers groupes communautaires, j'ai rencontré Louis, un charmant jeune homme qui jouait de la guitare assis sur le trottoir en compagnie de sa copine et de la meilleure amie de celle-ci. Je me suis jointe à eux pour bavarder et boire de la bière, et j'ai vite été séduite par ce trio romantico-ludique qui réunissait tout ce que j'aimais : la femme, l'homme, l'amitié, l'art. C'est ainsi que s'amorça une étrange aventure à quatre. Louis et Claire formaient un couple, mais leur vie sexuelle était compliquée, car Claire était amoureuse de Suzanne, sa meilleure amie, qui en revanche était attirée par Louis, qui ne l'était pas vraiment par elle. J'étais donc la clé du puzzle. Tout d'abord, je fus en mesure de soulager Louis de son abstinence forcée, ce qui s'avéra agréable autant pour moi que pour lui. Louis avait des manières douces et son corps était pratiquement imberbe, ce qui me permettait d'imaginer qu'il n'était pas si différent d'une femme. Parallèlement à cela, j'étais aussi un réconfort pour Claire, qui souhaitait vivre une relation avec une femme mais qui était trop timide pour s'aventurer dans ce milieu qu'elle ne connaissait pas. Enfin, j'ai développé une relation très intime avec Suzanne, pas sur le plan sexuel mais sur le plan amical, car nous avions la même passion pour la littérature. Pendant un certain temps, les choses ont très bien fonctionné. Je voyais parfois Louis, Claire ou Suzanne en solo, mais nous nous retrouvions souvent tous les quatre, et notre entente était parfaite. Cela dura ainsi pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que nous décidions de partir en Europe, Louis, Claire et moi. Durant le voyage, il y eut tout un imbroglio dans lequel nous fûmes tour à tour jaloux et déçus. Louis rencontra une jolie danseuse avec qui il décida de faire un bout de chemin en Espagne. Claire voulait que je l'accompagne chez de vieux amis à elle dans le sud de la France, mais je déplorais que

Louis ne soit pas de la partie. Finalement, nous avons voyagé un peu en France tous les trois, mais le cœur n'y était plus. De retour à Montréal, nous avons continué à nous voir, mais les choses avaient changé, et c'est ainsi qu'a pris fin peu à peu cette histoire pas comme les autres.

Bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis cette époque, dont je garde un souvenir attendri. Pas seulement parce qu'il s'agit de ma jeunesse, mais parce qu'il me semble que nous vivions alors de manière un peu plus libre, un peu plus *lousse* qu'aujourd'hui. Que nous étions moins obsédés par les définitions, les cases, les classifications. Malgré la rigidité de certaines idéologies qui régnaient alors, il existait une sorte de perméabilité entre les gens, les groupes, et l'on pouvait sortir des sentiers battus sans ressentir aussitôt le besoin d'affirmer purement et durement « sa » différence, ni celui de s'encombrer d'une lourde nomenclature identitaire, d'un strict protocole en matière d'approche amoureuse ou sexuelle, puisque l'idée était justement de s'affranchir de règles et de désignations sociales que nous jugions contraignantes.

Nous avons fait depuis bien des progrès en matière de droits sociaux : des lois ont été votées, des mesures ont été prises, des institutions ont été mises en place, et nous devons tout faire pour préserver ces acquis contre les Trump et autres Kim Jong-un de ce monde. Mais je m'ennuie d'une certaine décontraction qui régnait dans le monde de ma jeunesse, quand nous n'étions pas encore atteints par le mal de la catégorisation. En tant qu'écrivaine, je sais qu'il importe de nommer les choses pour pouvoir agir sur soi et sur le monde. Mais je sais aussi que certaines zones de nous-mêmes doivent demeurer en friche pour que notre devenir ne soit pas qu'une question de conformité ou de convenances, mais aussi une affaire de ressenti, d'intuitions mises en œuvre au fur et à mesure de notre vécu.

Les combats politiques que nous avons menés à l'époque, nous les souhaitions intimement liés à nos expériences de vie. Pour le meilleur et pour le pire, peut-être, mais ils nous auront préparés à devenir des êtres ouverts et curieux, refusant toute forme d'assujettissement à une idéologie. Au contraire, me semble-t-il, de certains militants d'aujourd'hui qui revendiquent leur différence sans jamais vouloir se reconnaître dans l'autre. De même, les amitiés amoureuses que nous avons connues à la suite de Mai 68 étaient peut-être vouées à l'échec, mais elles avaient le mérite de constituer un véritable laboratoire existentiel, comme l'illustre le merveilleux film *La maman et la putain* de Jean Eustache, où un homme et deux femmes tentent de vivre leurs rapports en toute transparence. Utopique, cette entreprise donne lieu à des échanges savoureux entre les personnages, qui sont aux prises avec leurs contradictions intellectuelles et pulsionnelles, mais qui cherchent à vivre dans la vérité. Nous sommes là bien loin des vulgarités de l'échangisme de banlieue âprement décrites par le romancier Michel Houellebecq, ou du polyamour sans humour ni poésie que l'on tente aujourd'hui de nous faire passer pour une nouvelle forme de libération sexuelle. ■